

# Poubelle la vie<sup>1</sup>:

## Fresques et frasques personnelles de Jeanne Moynot par Marianne Derrien

Il règne une ambiance de kermesse, de chantier ou de fin de soirée dans les œuvres sculptées et performées de Jeanne Moynot. Tels des résidus de vie déversés sans complexe par l'artiste elle-même, chacune de ses pièces convoque un état du monde où la dramaturgie et la scénographie se mêlent à la peinture, la sculpture, la performance, le chant et la danse. Bricol'girl et rebelle sans cause, Jeanne Moynot manipule et farfouille les méandres de sa vie afin de révéler, avec humour et plaisir, ce désordre vital. Pourquoi a-t-on toujours besoin de mettre les gens dans des cases? Alors que Jeanne Moynot affirme une pratique qui se déverse dans les espaces d'exposition et l'espace public sous des formes plurielles, la poubelle devient une belle métaphore de la vie. Cherchant à faire jaillir la lumière au milieu de ces décombres autobiographiques, Jeanne Moynot doit être sur tous les fronts pour qu'existe ce joyeux bordel agencé avec ces petits bouts de récits intimes ou d'archives personnelles. Emballer, déballer sa vie et (se faire) remballer... Chez Moynot, ces « mises à nu » ne font que manifester un besoin de révolte tel un exutoire tragico-comique pour « décharger » ses inquiétudes face à nous. Trifouillant dans ses souvenirs avec une bonne dose de dérision, de jurons

1 Titre de la performance, 2015, 2 heures dans le cadre de la Nuit du Voyage à Nantes, Galerie de l'École nationale supérieure d'architecture de Nantes, avec la participation de Nathan Levinson

et d'incantations, elle met à l'épreuve tant notre rapport aux contextes socio-politiques que la force revendicatrice et pulsionnelle de l'art.

Alliant tableau vivant et récupération d'objets, *Poubelle la vie*, performance-installation, est l'épopée d'une nana assez banale. Avec ce titre évocateur, farfelu et efficace, Jeanne Moynot est là, tout simplement. Entre glorification et mauvais goût, elle devient l'idole de cette performance saupoudrée de clichés et d'images romantico-trash, aux côtés du vrai régisseur du lieu qui se retrouve à son service pour que le show puisse avoir lieu. Dans ce dispositif gigantesque, elle orchestre un foutoir, dans lequel on retrouve aussi des stéréotypes de la peinture classique avec la réplique d'un temple romain en carton pâte. Le décorum joue ici le rôle d'un nouveau curseur temporel entre vestige kitsch et sanctuaire fétiche. Éloge de l'inachevé et de l'impulsion, c'est avec rage que le précaire est questionné à l'image du vendeur de souvenir *Mamadou*, dont la photographie trône au sein de plusieurs de ses installations. Ce double ou avatar de l'artiste est, ni plus ni moins, une image décontextualisée mettant le doigt sur la fragilité et la sensibilité accrue qui est à l'œuvre chez Moynot. Dans *La Jamais Contente*, performance en trois chapitres, on retrouve cette jeune fille banale-pétasse-bimbo, qui passe au premier plan de l'action. Jeanne, *jamais contente*, y fait le récit de nombreux souvenirs et événements de sa vie de jeune femme célibataire, trentenaire et vivant en colocation. Avec de sacrées *punchlines*, elle râpe sa petite vie en se dandinant sur les *beat* de trois gars. Pour « patauger » dans cette réalité crue et frontale, Jeanne Moynot s'amuse aussi avec les archétypes familiaux dans *Noyeux Joël*, mix de réalité et de fiction. En y injectant une bonne dose autobiographique, elle interroge le rapport délicat et difficile à la famille. La *dark side* familiale est révélée par l'intermédiaire de textes, de photos aux tonalités joyeusement tristes. L'écriture manuelle du journal intime prend ici tout son sens pour faire la part belle aux affects.

Intuitive et spontanée, Jeanne Moynet attrape des moments fugaces pour laisser sortir ces choses inavouées. Le cafouillage est salvateur et jouissif. Usant d'une photographie familiale, agrandie en poster, sur laquelle elle pose avec son père et sa grand-mère, elle y inscrit un texte tel un tag qui défigure l'image initiale et contribue à mettre en péril l'idée de famille formidable. Cette écriture salissante, incisive et acerbe tant dans sa forme que dans le fond, révèle ses humeurs, entre tristesse et drôlerie. À l'image de sa pièce *Klug* qui célèbre le malaise et l'asphyxie au sein de la cellule familiale, Jeanne Moynet manipule « avec brio » des symboles inhérents aux traditions dont celui de la fameuse bûche aux marrons de Noël qui vire au chaos scatologique. Aussi, avec sa sculpture monumentale *I don't give a fuck to the second world war*, Jeanne Moynet dévoile les mots d'une éventuelle posture « je-m'en-foutiste » vis-à-vis de la grande Histoire. Telle une bourde ou un lapsus, les mots précèdent la réflexion. Arrogante ou insouciance ?

Bien au contraire, Jeanne Moynet est au plus près de la vérité, en disant ce que nous ne voulons pas voir, entendre, regarder ou concevoir. Sous forme de contrepoint visuel paradoxalement « Peace and Love » avec une écriture dégoulinante-marshmallow et *pop*, cette sculpture verbale oscille entre la caresse et la gifle données aux préjugés. Poursuivant avec une esthétique tant édulcorée que *creepy punk*, Jeanne Moynet élabore, depuis plusieurs mois, un spectacle intitulé *Frightenight* en collaboration avec Anne-Sophie Turion, artiste basée à Marseille. Nous rappelant qu'il faut savoir rire de soi-même, Jeanne Moynet, féroce et douce et sauvage, ne cessera de scander sa révolte pour « danser sa vie ».

Marianne Derrien est commissaire d'exposition indépendante et critique d'art.



Jeanne Moynet, *POUBELLE LA VIE*, 2013.  
 Dans le cadre de la Nuit du Voyage à Nantes, Galerie de l'École nationale supérieure d'architecture de Nantes, 120 minutes. © photo Pierre Demin